



**ACADÉMIE
DE TOULOUSE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

**ÉPREUVES ANTICIPÉES DE FRANÇAIS
Voie Générale
Session 2021
Récapitulatif des lectures et œuvres étudiées**

Etablissement : Lycée Vincent-Auriol

Nom - Prénom du candidat :

Pour chaque extrait, indiquer la délimitation précise de l'extrait.

OBJET D'ÉTUDE N° 1 : La poésie du XIXe siècle au XXe siècle

Œuvre intégrale choisie : Charles Baudelaire, <i>Les Fleurs du Mal</i>	
explication n° 1	extrait : CX - « Une Martyre » (du v. 13, « Semblable aux visions pâles qu'enfante l'ombre » jusqu'au v. 48 « L'immensité de son désir »).
explication n° 2	extrait : XXIII - « La Chevelure » (du v. 11, « J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève » jusqu'à la fin du poème)
explication n° 3	extrait : LXXXIX - « Le Cygne I. » (du début jusqu'à « comme s'il adressait des reproches à Dieu. »)
Parcours associé : Alchimie poétique, la boue et l'or.	
explication n° 1	extrait : Aloysius Bertrand, « La Ronde sous la cloche », <i>Gaspard de la Nuit</i> (1842) Texte en annexe.
explication n° 2	extrait : Victor Hugo, « A quatre prisonniers », <i>Les Châtiments</i> (1853). Texte en annexe.
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : Christian Bobin, <i>La Présence pure dans La Présence pure (et autres textes)</i> , Gallimard, 1999, coll « Poésie ».	

OBJET D'ÉTUDE N° 2 : La littérature d'idées du XVIe au XVIIIe siècle

Œuvre intégrale choisie : La Fontaine, <i>Fables</i> , livres VII à XI.	
explication n° 1	extrait : « Les Obsèques de La Lionne » (du v. 17, « Je définis la cour un pays où les gens », à la fin de la fable)
explication n° 2	extrait : « Démocrite et les Abdéritains » (du v. 13 « Notre citoyen, disaient-ils en pleurant » à la fin de la fable)
explication n° 3	extrait : « Discours à Mme de la Sablière », du v. 199 « Pour moi, si j'en étais le maître » - au v. 218 « Sans qu'un singe fit le moindre argument. »
Parcours associé : Pensée et imagination (astronomie et littérature au xviiie siècle)	
explication n° 1	extrait : Blaise Pascal, <i>Les Pensées</i> , 1670 (« Disproportion de l'homme », fragment dit des deux infinis, Sellier 230), voir texte en annexe.

explication n° 2	extrait : Bernard de Fontenelle, <i>Entretiens sur la pluralité des Mondes</i> (1686) voir texte en annexe.
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : Voltaire, <i>Micromégas</i> (1752).	

OBJET D'ÉTUDE N° 3 : Le roman et le récit du moyen âge au XXIe siècle

Œuvre intégrale choisie : Marguerite Yourcenar, <i>Les Mémoires d'Hadrien</i> , éd. Gallimard, 1974, coll « Folio ».	
explication n° 1	extrait : Incipit. De « Mon cher Marc » à « et j'ai 60 ans » (<i>Anima vagula blandula</i> , p. 11-12 de l'édition Folio).
explication n° 2	extrait : Les pourparlers avec Osroès. De « Le faste de ces entrevues » à « c'était là de l'argent bien placé » (<i>Tellus stabilita</i> , p. 156-157).
explication n° 3	extrait : La dispute avec Antinoüs devant Troie. De « Il entrait de l'angoisse dans mon besoin » à « je l'ai vu s'inquiéter d'avoir bientôt 19 ans » (<i>Saeculum aureum</i> , p. 194-195).
Parcours associé : « Soi-même comme un autre » (entendu comme le regard rétrospectif de l'adulte sur l'enfant ou l'adolescent qu'il a été dans les autobiographies)	
NOTA BENE : les cours en demi-jauge n'ont pas permis d'approfondir cette partie du programme.	
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : Antoine Prévost d'Exiles, <i>Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut</i> (1731).	
Autre lecture proposée, au choix : Simone de Beauvoir, <i>Mémoires d'une jeune fille rangée</i> , ou bien Nathalie Sarraute, <i>Enfance</i> .	

OBJET D'ÉTUDE N° 4 : le théâtre du XVIIe au XXIe siècle

Œuvre intégrale choisie : Pierre Carlet de Marivaux, <i>Les Fausses confidences</i>	
NOTA BENE : Du fait de la division en deux groupes, et pour des raisons d'équité, cette œuvre a été étudiée principalement dans la perspective de l'écrit.	
explication n° 1	extrait : Acte I, sc. 2, Dorante - « Cette femme-ci a un rang dans le monde » - DUBOIS - « [...] on vous enrichira, tout rusé que vous êtes, entendez-vous ? »
Parcours associé : Théâtre et stratagème La demi-jauge n'a pas permis de couvrir cette partie du programme.	
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : Molière, <i>L'Ecole des femmes</i> , 1662.	

SITUATION PARTICULIÈRE DU CANDIDAT, le cas échéant

Justification de la modification apportée au descriptif classe :
Signature du chef d'établissement :

Descriptif arrêté à la date du : 20 mai 2021

Nom et signature du professeur :	
----------------------------------	--

Le chef d'établissement :		
Signature du candidat :		
Liste alphabétique des élèves		Oeuvre choisie en vue de l'entretien
Nom	Prénom	Titre, Auteur Bobin = <i>La présence pure</i> Prévost = <i>Manon Lescaut</i> Voltaire = <i>Micromégas</i>
ABRASSART	Camille	Bobin
BALEUX	Kyllian	Voltaire
BIDON	Evan	Prévost
BOURREL	Lisa	Prévost
BRUNO	Elisa	Bobin
CAU	Clara	Bobin
CHIALVO	Thomas	Bobin
COSSARD	Khelian	Voltaire
DAURES	Mathis	Prévost
DAVID	Enzo	Voltaire
DELMER	Lou	Prévost
DUBOIS-HAMEL	Prune	Prévost
FONTANARI	Julie	Prévost
GAU	Isaure	Prévost
GIGO	Clarisse	Bobin
GIORDANO	Lalie	Prévost
GONZATO	Baptiste	Prévost
GUIRAUD	Amélie	Prévost
HERRERO	Cléa	Prévost
MAGNIER	Mathis	Voltaire
MANGIARACINA	Margot	Bobin
MAROLDA	Emile	Baudelaire
MERZOUGUI	Chloé	Prévost
MONTSERRAT	Julie	Bobin
POUPART-SALLES	Romaric	Voltaire
SABLAYROLLES	Mathis	Prévost
TARTRE	Lorie	Prévost
WAGNER	Yoann	Voltaire

Annexe : textes de l'année

I. La Poésie

Baudelaire, « Une Martyre » (extrait)

[...]

Semblable aux visions pâles qu'enfante l'ombre
Et qui nous enchaînent les yeux,
La tête, avec l'amas de sa crinière sombre
Et de ses bijoux précieux,

Sur la table de nuit, comme une renoncule,
Repose ; et, vide de pensers,
Un regard vague et blanc comme le crépuscule
S'échappe des yeux révoltés.

Sur le lit, le tronc nu sans scrupules étale
Dans le plus complet abandon
La secrète splendeur et la beauté fatale
Dont la nature lui fit don ;

Un bas rosâtre, orné de coins d'or, à la jambe,
Comme un souvenir est resté ;
La jarretière, ainsi qu'un oeil secret qui flambe,
Darde un regard diamanté.

Le singulier aspect de cette solitude
Et d'un grand portrait langoureux,
Aux yeux provocateurs comme son attitude,
Révèle un amour ténébreux,

Une coupable joie et des fêtes étranges
Pleines de baisers infernaux,
Dont se réjouissait l'essaim des mauvais anges
Nageant dans les plis des rideaux ;

Et cependant, à voir la maigreur élégante
De l'épaule au contour heurté,
La hanche un peu pointue et la taille fringante
Ainsi qu'un reptile irrité,

Elle est bien jeune encor ! - Son âme exaspérée
Et ses sens par l'ennui mordus
S'étaient-ils entr'ouverts à la meute altérée
Des désirs errants et perdus ?

L'homme vindicatif que tu n'as pu, vivante,
Malgré tant d'amour, assouvir,

Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante
L'immensité de son désir ?
[...]

Baudelaire, « La Chevelure » (extrait)

[...]

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire
A grands flots le parfum, le son et la couleur ;
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé ;
Et mon esprit subtil que le roulis caresse
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,
Infinis bercements du loisir embaumé !

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond ;
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps ! toujours ! ma main dans ta crinière lourde
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde !
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde
Où je hume à longs traits le vin du souvenir ?

Baudelaire, « Le Cygne. I. »

Andromaque, je pense à vous ! Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simois menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel) ;

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,
Les herbes, les gros blocs verdissés par l'eau des flaques,
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.

Là s'étalait jadis une ménagerie ;
Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux
Froids et clairs le Travail s'éveille, où la voirie
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.
Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal :
"Eau, quand donc pleuvras-tu ? quand tonneras-tu, foudre ?"
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide
Comme s'il adressait des reproches à Dieu !

Aloysius Bertrand, « La ronde sous la cloche », *Gaspard de la Nuit*

*C'était un bâtiment lourd, presque carré, entouré de ruines,
et dont la tour principale, qui possédait
encore son horloge, dominait tout le quartier.
Fenimore Cooper.*

Douze magiciens dansaient une ronde sous la grosse cloche de Saint-Jean.
Ils évoquèrent l'orage l'un après l'autre, et du fond de mon lit je comptai avec
épouvante douze voix qui traversèrent processionnellement les ténèbres.

Aussitôt la lune courut se cacher derrière les nuées, et une pluie mêlée
d'éclairs et de tourbillons fouetta ma fenêtre, tandis que les girouettes criaient
comme des grues en sentinelle sur qui crève l'averse dans les bois.

La chanterelle de mon luth, appendu à la cloison, éclata ; mon chardonneret
battit de l'aile dans sa cage ; quelque esprit curieux tourna un feuillet du Roman-de-
la-Rose qui dormait sur mon pupitre.

Mais soudain gronda la foudre au haut de Saint-Jean. Les enchanteurs
s'évanouirent frappés à mort, et je vis de loin leurs livres de magie brûler comme une
torche dans le noir clocher.

Cette effrayante lueur peignait des rouges flammes du purgatoire et de l'enfer

les murailles de la gothique église, et prolongeait sur les maisons voisines l'ombre de la statue gigantesque de Saint-Jean.

Les girouettes se rouillèrent ; la lune fondit les nuées gris de perle ; la pluie ne tomba plus que goutte à goutte des bords du toit, et la brise, ouvrant ma fenêtre mal close, jeta sur mon oreiller les fleurs de mon jasmin secoué par l'orage.

Victor Hugo, « A quatre prisonniers » (Après leur condamnation)

Mes fils, soyez contents ; l'honneur est où vous êtes.
Et vous, mes deux amis, la gloire, ô fiers poètes,
Couronne votre nom par l'affront désigné ;
Offrez aux juges vils, groupe abject et stupide,
Toi, ta douceur intrépide,
Toi, ton sourire indigné.

Dans cette salle, où Dieu voit la laideur des âmes,
Devant ces froids jurés, choisis pour être infâmes,
Ces douze hommes, muets, de leur honte chargés,
Ô justice, j'ai cru, justice auguste et sombre,
Voir autour de toi dans l'ombre
Douze sépulcres rangés.

Ils vous ont condamnés, que l'avenir les juge !
Toi, pour avoir crié : la France est le refuge
Des vaincus, des proscrits ! - Je t'approuve, mon fils !
Toi, pour avoir, devant la hache qui s'obstine,
Insulté la guillotine,
Et vengé le crucifix !

Les temps sont durs ; c'est bien. Le martyr console.
J'admire, ô Vérité, plus que toute auréole,
Plus que le nimbe ardent des saints en oraison,
Plus que les trônes d'or devant qui tout s'efface,
L'ombre que font sur ta face
Les barreaux d'une prison !

Quoi que le méchant fasse en sa bassesse noire,
L'outrage injuste et vil là-haut se change en gloire.
Quand Jésus commençait sa longue passion,
Le crachat qu'un bourreau lança sur son front blême
Fit au ciel à l'instant même
Une constellation !

Conciergerie, Paris en novembre 1851.

II. La littérature d'idées

La Fontaine, Les Obsèques de la Lionne (extrait)

[...]

Je définis la cour un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître,
Peuple caméléon, peuple singe du maître,
On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
Pour revenir à notre affaire
Le Cerf ne pleura point, comment eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeait ; la Reine avait jadis
Etranglé sa femme et son fils.
Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du Roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi Lion :
Mais ce Cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le Monarque lui dit : Chétif hôte des bois
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix.
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles ; venez Loups,
Vengez la Reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes.
Le Cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux Champs Elysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du Roi.
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : Miracle, apothéose !
Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.
Amusez les Rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges,
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

La Fontaine, « Démocrite et les Abdéritains » (extrait)

[...]

Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
 Peut-être même ils sont remplis
 De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atomes,
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;
Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.
Un temps fut qu'il savait accorder les débats :
 Maintenant il parle à lui-même.

Venez, divin mortel ; sa folie est extrême.
 Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens ;
 Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
 Quelles rencontres dans la vie
 Le sort cause ; Hippocrate arriva dans le temps
 Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
 Cherchait dans l'homme et dans la bête
 Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
 Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
 Les labyrinthes d'un cerveau
 L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
 Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
 Attaché selon sa coutume.
 Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser.
 Le sage est ménager du temps et des paroles.
 Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
 Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
 Ils tombèrent sur la morale.
 Il n'est pas besoin que j'étale
 Tout ce que l'un et l'autre dit.
 Le récit précédent suffit
 Pour montrer que le peuple est juge récusable.
 En quel sens est donc véritable
 Ce que j'ai lu dans certain lieu,
 Que sa voix est la voix de Dieu ?

La Fontaine, « Discours à Mme de la Sablière », extrait.

[...]
 Pour moi, si j'en étais le maître,
 Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
 Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
 Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.
 Par un exemple tout égal,
 J'attribuerais à l'animal,
 Non point une raison selon notre manière,
 Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort:
 Je subtiliserais un morceau de matière,
 Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
 Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
 Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
 Que le feu; car enfin si le bois fait la flamme,
 La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
 Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
 Des entrailles du plomb? Je rendrais mon ouvrage
 Capable de sentir, juger, rien davantage,
 Et juger imparfaitement,
 Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.
 [...]

Blaise Pascal, *Les Pensées*, « Disproportion de l'homme »

Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent, qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que ces astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là que

l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature, nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand des caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi considère ce qu'il est au prix de ce qui est, qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme, dans l'infini ?

Bernard de Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des Mondes.*

Ne me trompai-je point, s'écria la Marquise, ou si je vois où vous me voulez mener ? M'allez-vous dire : *Les étoiles fixes sont autant de Soleils, notre Soleil est le centre d'un tourbillon qui tourne autour de lui ; pourquoi chaque étoile fixe ne sera-t-elle pas aussi le centre d'un tourbillon qui aura un mouvement autour d'elle ? Notre Soleil a des planètes qu'il éclaire, pourquoi chaque étoile fixe n'en aura-t-elle pas aussi qu'elle éclairera ?* Je n'ai à vous répondre, lui dis-je, que ce que répondit Phèdre à Oenone : *C'est toi qui l'as nommé.*

Mais, reprit-elle, voilà l'univers si grand que je m'y perds, je ne sais plus où je suis, je ne suis plus rien. Quoi, tout sera divisé en tourbillons jetés confusément les uns parmi les autres ? Chaque étoile sera le centre d'un tourbillon, peut-être aussi grand que celui où nous sommes ? Tout cet espace immense qui comprend notre Soleil et nos planètes, ne sera qu'une petite parcelle de l'univers ? Autant d'espaces pareils que d'étoiles fixes ? Cela me confond, me trouble, m'épouvante. Et moi, répondis-je, cela me met à mon aise. Quand le ciel n'était que cette voûte bleue, où les étoiles étaient clouées, l'univers me paraissait petit et étroit, je m'y sentais comme oppressé ; présentement qu'on a donné infiniment plus d'étendue et de profondeur à cette voûte en la partageant en mille et mille tourbillons, il me semble que je respire avec plus de liberté, et que je suis dans un plus grand air, et assurément l'univers a toute une autre magnificence. La nature n'a rien épargné en le produisant, elle a fait une profusion de richesses tout à fait digne d'elle. Rien n'est si beau à se représenter que ce nombre prodigieux de tourbillons, dont le milieu est occupé par un Soleil qui fait tourner des planètes autour de lui.

III. le roman

Incipit des *Mémoires d'Hadrien*

Mon cher Marc,

Je suis descendu ce matin chez mon médecin Hermogène, qui vient de rentrer à la Villa après un assez long voyage en Asie. L'examen devait se faire à jeun : nous avons pris rendez-vous pour les premières heures de la matinée. Je me suis couché sur un lit après m'être dépouillé de mon manteau et de ma tunique. Je t'épargne des détails qui te seraient aussi désagréables qu'à moi-même, et la description du corps d'un homme qui avance en âge et s'apprête à mourir d'une hydropisie du cœur. Disons seulement que j'ai toussé, respiré, et retenu mon souffle selon les indications d'Hermogène, alarmé malgré lui par les progrès si rapides du mal, et prêt à en rejeter le blâme sur le jeune lollas qui m'a soigné en son absence. Il est difficile de rester empereur en présence d'un médecin, et difficile aussi de garder sa qualité d'homme. L'œil du praticien ne voyait en moi qu'un monceau d'humeurs, triste amalgame de lymphes et de sang. Ce matin, l'idée m'est venue pour la première fois que mon corps, ce fidèle compagnon, cet ami plus sûr, mieux connu de moi que mon âme, n'est qu'un monstre sournois qui finira par dévorer son maître. Paix... J'aime mon corps ; il m'a bien servi, et de toutes les façons, et je ne lui marchandais pas les soins nécessaires. Mais je ne compte plus, comme Hermogène prétend encore le faire, sur les vertus merveilleuses des plantes, le dosage exact de sels minéraux qu'il est allé chercher en Orient. Cet homme pourtant si fin m'a débité de vagues formules de réconfort, trop banales pour tromper personne ; il sait combien je hais ce genre d'imposture, mais on n'a pas impunément exercé la médecine pendant plus de trente ans. Je pardonne à ce bon serviteur cette tentative pour me cacher ma mort. Hermogène est savant ; il est même sage ; sa probité est bien supérieure à celle d'un vulgaire médecin de cour. J'aurai pour lot d'être le plus soigné des malades. Mais nul ne peut dépasser les limites prescrites ; mes jambes enflées ne me soutiennent plus pendant les longues cérémonies romaines ; je suffoque ; et j'ai soixante ans.

Entrevues avec Osroès

Le faste de ces entrevues avec Osroès ne fut qu'extérieur. Rien ne les différenciait de pourparlers entre deux voisins qui s'efforcent d'arranger à l'amiable une affaire de mur mitoyen. J'étais aux prises avec un barbare raffiné, parlant grec, point stupide, point nécessairement plus perfide que moi-même, assez vacillant toutefois pour sembler peu sûr. Mes curieuses disciplines mentales m'aidaient à capter cette pensée fuyante : assis en face de l'empereur parthe, j'apprenais à prévoir, et bientôt à orienter ses réponses ; j'entrais dans son jeu ; je m'imaginai devenu Osroès marchandant avec Hadrien. J'ai horreur de débats inutiles où chacun sait d'avance qu'il cédera, ou qu'il ne cédera pas : la vérité en affaires me plaît surtout comme un moyen de simplifier et d'aller vite. Les Parthes nous craignaient ; nous redoutions les Parthes ; la guerre allait sortir de cet accouplement de nos deux peurs. Les Satrapes poussaient à cette guerre par intérêt personnel : je m'aperçus vite qu'Osroès avait ses Quiétus, ses Palma. Pharasmanès, le plus remuant de ces princes semi-indépendants postés aux frontières, était plus dangereux encore pour l'empire parthe que pour nous. On m'a accusé d'avoir neutralisé par l'octroi de subsides cet entourage malfaisant et veule : c'était là de l'argent bien placé.

La dispute avec Antinoüs devant Troie

Il entrait de l'angoisse dans mon besoin de rabrouer cette tendresse ombrageuse qui risquait d'encombrer ma vie. Au cours d'un voyage en Troade, nous visitâmes la plaine du Scamandre sous un ciel vert de catastrophe : l'inondation, dont j'étais venu sur place constater les ravages, changeait en îlots les tumulus des tombeaux antiques. Je trouvai quelques moments pour me recueillir sur la tombe d'Hector ; Antinoüs alla rêver sur celle de Patrocle. Je ne sus pas reconnaître dans le jeune faon qui m'accompagnait l'émule du camarade d'Achille : je tournai en dérision ces fidélités passionnées qui fleurissent surtout dans les livres ; le bel être insulté rougit jusqu'au sang. La franchise était de plus en plus la seule vertu à laquelle je m'astreignais : je m'apercevais que les disciplines héroïques dont la Grèce a entouré l'attachement d'un homme mûr pour un compagnon plus jeune ne sont souvent pour nous que simagrées hypocrites. Plus sensible que je ne croyais l'être aux préjugés de Rome, je me rappelais que ceux-ci font sa part au plaisir mais voient dans l'amour une manie honteuse ; j'étais repris par ma rage de ne dépendre exclusivement d'aucun être. Je m'exaspérais de travers qui étaient ceux de la jeunesse, et comme tels inséparables de mon choix ; je finissais par retrouver dans cette passion différente tout ce qui m'avait irrité chez les maîtresses romaines : les parfums, les apprêts, le luxe froid des parures reprirent leur place dans ma vie. Des craintes presque injustifiées s'étaient introduites dans ce cœur sombre ; je l'ai vu s'inquiéter d'avoir bientôt dix-neuf ans.

IV. Le théâtre

Marivaux, *Les Fausses confidences*, acte I, sc. 2 (extrait).

DORANTE. – Cette femme-ci a un rang dans le monde ; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux, veuve d'un mari qui avait une grande charge dans les finances, et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien ?

DUBOIS. – Point de bien ! votre bonne mine est un Pérou ! Tournez-vous un peu, que je vous considère encore ; allons, Monsieur, vous vous moquez, il n'y a point de plus grand seigneur que vous à Paris : voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et notre affaire est infaillible, absolument infaillible ; il me semble que je vous vois déjà en déshabillé dans l'appartement de Madame.

DORANTE. – Quelle chimère !

DUBOIS. – Oui, je le soutiens. Vous êtes actuellement dans votre salle et vos équipages sont sous la remise.

DORANTE. – Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS. – Ah ! vous en avez bien soixante pour le moins.

DORANTE. – Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable ?

DUBOIS. – Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattrait tant, elle deviendrait si faible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant ; vous m'en direz des nouvelles. Vous l'avez vue et vous l'aimez ?

DORANTE. – Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble !

DUBOIS. – Oh ! vous m'impatientez avec vos terreurs : eh que diantre ! un peu de confiance ; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là ; nous sommes convenus de toutes nos actions ; toutes nos mesures sont prises ; je connais l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis, et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est ; on vous épousera, toute fière qu'on est, et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes, entendez-vous ?